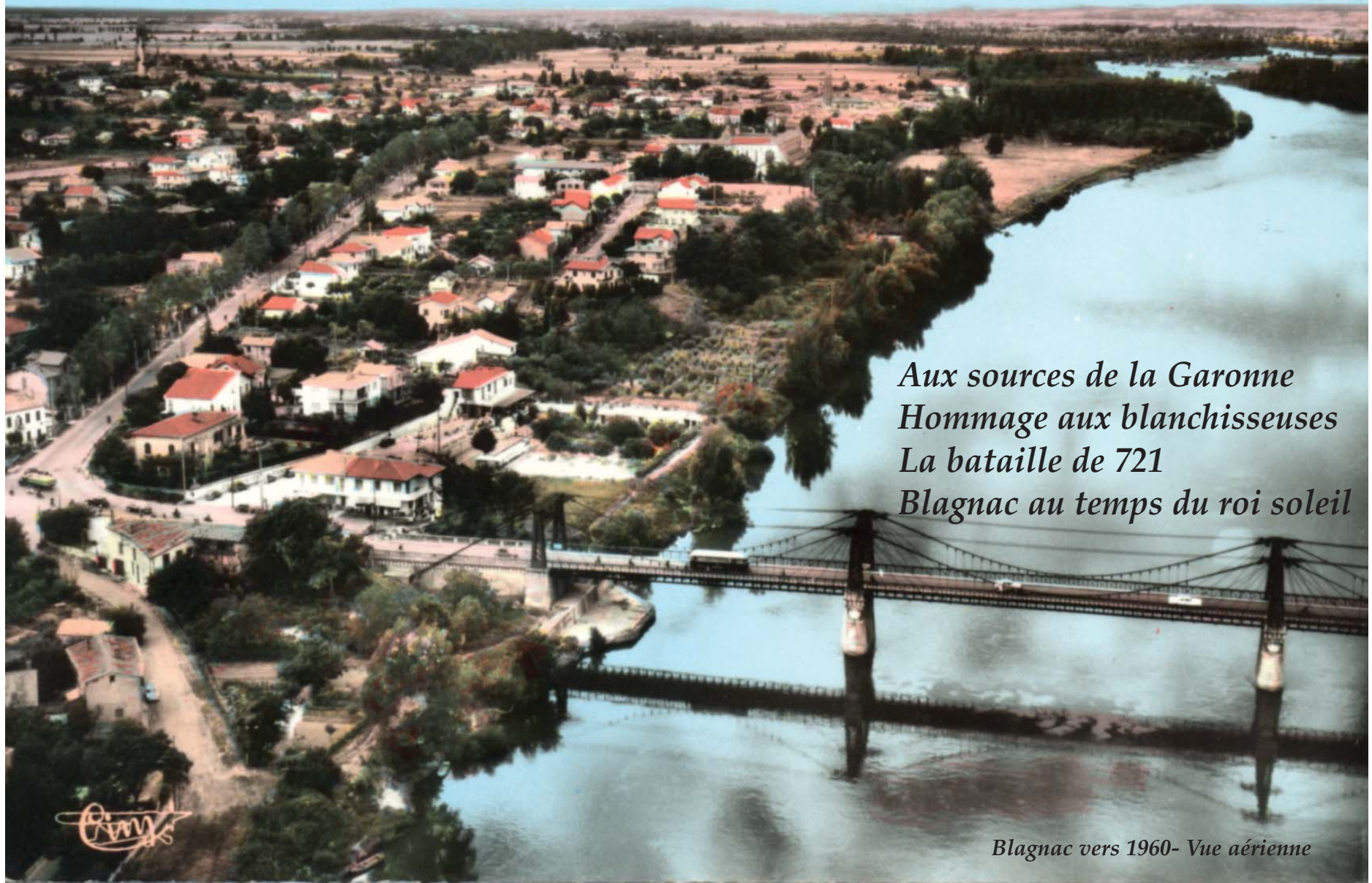


BLAGNAC , QUESTIONS D'HISTOIRE



*Aux sources de la Garonne
Hommage aux blanchisseuses
La bataille de 721
Blagnac au temps du roi soleil*

Blagnac vers 1960- Vue aérienne

Amys

PHOTO NOSTALGIE

Les « appareils de communion »

A chaque printemps revient le temps des premières communions, tradition vivace qui rythme la vie de nos communautés. Au-delà d'un événement religieux, c'est aussi un instant festif privilégié, les familles se retrouvent, les parrains, marraines, oncles et tantes apportent des cadeaux. Il fut un temps – on ne parlait pas encore de société de consommation –, où ces cadeaux étaient, toutes proportions gardées, des objets de luxe car relativement coûteux. On trouvait donc, sans ordre de préférence,

le stylo (à plume or, bien entendu), la montre ou encore l'appareil photo (la bicyclette était plutôt offerte pour le Certificat d'Etudes).

Au hasard des brocantes, des videgreniers, on retrouve de ces appareils dont les caractéristiques les ont fait appeler par les collectionneurs « appareils de communion ». Il ne faut y voir là aucune connotation péjorative, et bien des photographes ou vidéastes actuels aux cheveux blanchis ont commencé leur carrière grâce à eux.

A la déclaration de la Seconde Guerre Mondiale et avec l'occupation, l'industrie photographique française se trouva dans une situation plus que délicate. La plupart des usines se situaient en zone occupée, à l'exception notable de Lumière à Lyon (pour les pellicules), et fermèrent leurs portes. Par ailleurs, les matières premières manquaient cruellement. Une fois les stocks des revendeurs épuisés, on ne

voyait plus que des vitrines vides. Un témoin rapporte : « ... c'était l'hiver 1942 à Lyon. Presque chaque jour, j'allais à 13 h 30 faire la queue devant le plus grand magasin de la ville... A 14 heures, les portes s'ouvraient, et les 25 premiers pouvaient acheter une pellicule, à condition qu'il y ait ce jour-là le format qu'ils réclamaient. Ceci fait, un vendeur allait à la porte accrocher un carton portant les mots : « PAS DE FILMS » (B. Vial. Histoire des appareils français 1940-1960).

Quelques constructeurs essayèrent de poursuivre leurs fabrications d'avant le conflit. Le cuir manquant, les soufflets furent faits de toile qui se perçait au bout de quelques manipulations. Les gainages de cuir à effet décoratif furent remplacés par un traitement des surfaces moulées imitatif, peint en noir. La peinture ne tenait pas. On en vint à utiliser le carton pour les boîtiers. Pourtant, les équipes d'ingénieurs et de techniciens restèrent parfois en place et préparèrent les plans des appareils et des outillages qui ont fait les appareils de l'après-guerre.

Cette après-guerre bénéficia d'une chance inattendue, l'industrie photographique allemande, concurrent redoutable, se trouva réduite à néant. Les usines étaient détruites, le pays coupé en deux. Un marché fabuleux s'ouvrait. Partout en France surgirent des marques. Certaines fabriquaient avant guerre, d'autres étaient nouvelles. Mais ce n'est qu'à l'automne 1947 que, brusquement, la pénurie de matières premières disparut. Les constructeurs français purent sérieusement prétendre concurrencer les Allemands dans deux domaines : les prestigieux reflex à deux objectifs de format 6 x 6 cm du type Rolleiflex et les appareils de petit format qui utilisent le film ciné de 35 mm de large, comme le Leica. Ils s'attaquèrent aussi au quasi monopole de Kodak sur les appareils simples d'emploi. Ce sont ces derniers qui donneront les plus intéressants « appareils de communion ».

MIOM-PHOTAX

En 1937, la MIOM (Manufacture d'Isolants et d'Objets Moulés) avait créé un département photo et construit des appareils simples en une matière moulée noire très résistante baptisée Cégéite, qui est une variété de bakélite. La fabrication cessa durant la guerre, mais cette série ne fut pas reprise à la Libération. Après 1945, la gamme fut entièrement redessinée sur la base d'un éphémère modèle créé en 1938 et commercialisée sous le nom de PHOTAX.



Magnifique coffret-cadeau habillé de simili-cuir et de velours, comprenant un Ultra-Flex 6 x 9, le flash assorti, une provision d'ampoules magnésiques et la notice d'emploi. Le rêve de tout communiant...

Les PHOTAX blindés

Ces sont des appareils de format 6 x 9 cm qui utilisent la pellicule « 620 » ou « à petits trous », par opposition à la pellicule « 120 ». Le film, large de 6 cm, est accroché à une bande de papier protecteur et le tout est enroulé sur une bobine métallique. Sur le papier protecteur sont portés le numéro des vues, que l'on lit à travers une petite lucarne dans le dos du boîtier. L'amorce du film vierge est fixée sur la bobine réceptrice, et une fois le film exposé (huit vues), c'est la bobine réceptrice qui est sortie et développée. Pour des raisons d'économies, les fabricants de films ont supprimé le film 620 (le 120 est toujours fabriqué), ce qui fait que beaucoup d'appareils populaires se retrouvent aujourd'hui inutilisables.

L'avantage du format 6 x 9 cm était qu'il pouvait être tiré en positif par contact, l'image restant lisible à cette taille. De nombreux amateurs développaient eux-mêmes le film dans leur salle de bain ou dans leur cuisine, et le tirage se faisait dans un petit châssis. On le glaçait ensuite et on découpait ses bords avec une déchiqueteuse, sorte de cisaille à bords ondulés.

Mais pour couvrir un tel format, il était nécessaire de munir l'appareil d'un objectif dont la distance focale était de l'ordre de 85 à 100 mm, d'où un problème d'en-



combrement. L'idée fut de remplacer le traditionnel et onéreux soufflet par un cylindre moulé comportant à sa surface une rampe hélicoïdale. Une fois le cylindre « vissé », l'appareil ne faisait plus que 7 cm d'épaisseur au lieu de 10 en position prise de vue. Un capot amovible protégeait la partie frontale munie de l'objectif et de l'obturateur, d'où l'appellation de « blindé ».

L'objectif était de type « ménisque », c'est-à-dire une simple lentille placée en avant de l'obturateur et du diaphragme. Sur les trois modèles de PHOTAX blindé, cet objectif était fabriqué par un opticien renommé, Boyer à Paris, ce qui explique la qualité des images obtenues pour un tel appareil.

L'obturateur, très rustique, permettait la pose et deux vitesses instantanées, soit le 25^e et le 100^e de seconde. Un basculeur donnait accès à deux diaphragmes, le petit trou utilisé par grand soleil, et le gros trou utilisé par soleil voilé. Sur le troisième modèle, paru vers 1950, une prise de synchronisation permettait l'emploi d'un flash. L'appareil pouvait aussi se mettre sur un pied pour opérer en pose. Sur tous ces modèles, on pouvait fixer un déclencheur souple pour éviter les vibrations. Il existait même, suprême raffinement, des retardateurs vendus en accessoire. L'appareil sur pied, une fois la visée faite, on remontait le petit mécanisme d'horlogerie, qui laissait le temps à l'opérateur de se glisser dans le groupe, ou dans le paysage s'il était seul, avant déclenchement.

Retenons au passage que le film couleur existait depuis longtemps mais, pour des raisons de coût (à l'époque, un tirage « papier » valait quatre fois plus cher qu'une diapositive), les amateurs utilisèrent longtemps des films inversibles donnant des diapositives, essentiellement avec des appareils 24 x 36 mm plus élaborés, qui sortent du cadre de cet article. Egalement, la mise au point de la distance n'était pas possible, et sur ce type d'appareil, l'image était nette de 2,75 mètre à l'infini. Néanmoins, il était possible de se rapprocher à 1 m grâce à une lentille additionnelle appelée « bonnette à portrait ». Mais là, la mise au point devenait « pifométrique », d'autant qu'à courte distance les axes visée/prise de vue était assez éloignés, et il fallait compenser pour ne pas couper le haut du crâne (ou l'oreille, ou le nez, ou le menton...) du modèle.

Cette série des PHOTAX souffrait d'un grave défaut : l'opérateur distrait pouvait oublier de « dévisser » le bloc porte-optique, et rien ne s'opposait à la prise de vue car le déclencheur était lié à ce bloc. Le résultat était 8 ronds flous. Aussi, la MIOM redessina entièrement le boîtier, qui reçut le nom de PHOTAX V.

Le PHOTAX V

Il fut entièrement relooké, avec un design futuriste. Le déclencheur était cette fois sur le boîtier, et l'on ne pouvait déclencher que si le bloc porte-optique était dévissé. Au passage, la MIOM changea de fournisseur d'objectif et fit appel à la non moins prestigieuse maison Angénieux. Les autres caractéristiques demeurent inchangées sauf que, concession à la mode du 6 x 6 cm initiée par les prestigieux appareils Semflex, le PHOTAX V était bi-format, et donnait au choix 8 vues 6 x 9 ou 12 vues 6 x 6 sur la pellicule 620. Pour ce faire, il fallait lors du chargement de l'appareil, mettre ou ôter un cache en plastique qui réduisait la fenêtre de prises de vues. Des repères dans le viseur indiquaient les deux formats, et le dos était percé de deux lucarnes pour lire les numéros de vues sur la bobine. On ne pouvait donc pas changer de format en milieu de pellicule. Cet appareil eut peu de succès et il est relativement difficile à trouver.

Le PHOTAX VI 6 x 6

Pour jouer à fond avec la mode du 6 x 6, la MIOM proposa un modèle dans ce format, équipé du même objectif Angénieux. Mais pour une raison incompréhensible, elle récidiva dans son erreur et fixa à nouveau le déclencheur sur le bloc porte-optique, avec les inconvénients expliqués plus haut. De plus, apparaissait sur le marché le système INSTAMATIC de Kodak, avec sa cassette qui rendait le chargement instantané (on estime à soixante-dix millions le nombre

d'Instamatics vendus dans le monde). La vente du PHOTAX VI fut laborieuse et sa fabrication très tôt stoppée. PHOTAX avait vécu.

Publicité "Le Photographe" 1954.

PHOTAX

LE MEILLEUR DES BONS APPAREILS

6x9

VOICI POURQUOI PHOTAX

est une réussite de la Technique Française

Modèle III-V: 2.156 fr. T.T.C. (remise habituelle).
Objectif BOYER.
Obturbateur à déclenchement très souple, flexible, 3 vitesses, 2 diaphragmes.
Modèle IV-F à SYNCHRO-FLASH: 2.930 fr. T.T.C. (remise habituelle).
Objectif REXAR-BOYER.
Obturbateur synchronisé, prise de flash, 3 vitesses, 2 diaphragmes. Couronne chromée d'entraînement des vitesses. Déclenchement très souple, flexible.

CARACTÉRISTIQUES COMMUNES AUX DEUX MODÈLES

Mise au point par vis hélicoïdale, blocage assurant une perpendicularité et un tirage rigoureux.
Viseur type lunette de Galilée à grande luminosité donnant une image conforme à celle de l'objectif.
Couvercle à charnière.
Interchangeabilité de toutes les pièces.
Voyant pour émulsion panchromatique.
CONTROLE ET VERIFICATION A TOUS LES STADES DE LA FABRICATION

ACCESSOIRES PHOTAX AUXILIAIRES DU SUCCÈS

- BONNETTE
- DRAGONNE
- VERRE JAUNE
- SAC CUIR AVEC ABATTANT
- PARA-SOLEIL
- DÉCLENCHEUR SOUPLE

PRODUCTION DE LA MANUFACTURE D'ISOLANTS ET D'OBJETS MOULÉS DE LA C^{IE} G^{IE} D'ÉLECTRICITÉ

En dépit de cette triste fin, la gamme PHOTAX fut un succès populaire. On estime avant même la cessation d'activités, qu'un million d'appareils ont été vendus. D'après les catalogues de l'époque, en tenant compte de l'évolution de la monnaie, on obtient les prix que vaudraient actuellement en magasin ces appareils :

- PHOTAX blindé 51 euros
- PHOTAX V biformat 59 euros
- PHOTAX VI 6 x 6 62 euros

Incluant le sac tout-prêt en cuir, indispensable pour la protection de l'appareil. C'est exactement le prix d'attaque des appareils actuels pour le même genre de clientèle. Evidemment, la technologie a évolué dans le sens d'une miniaturisation mais nos PHOTAX et autres n'ont pas à rougir sur le plan de la qualité d'image.

FEX

L'entreprise FEX (France Export) fut créée à Lyon en 1941 par Lucien Bouchetal de la Roche, et commercialisait des produits d'entretien, jusqu'à l'arrivée de Fritz Kaftanski. Ce dernier, né en Allemagne, de confession israélite, avait inventé des appareils photo, émigrant de pays en pays au fur et à mesure de la montée de l'antisémitisme. Forte de ses connaissances, Fex se lança dans la fabrication de ces produits. Après un essai non transformé, un appareil en bois et papier peint (!), dont il resterait une dizaine d'exemplaires, elle s'investit dans la fabrication d'appareils en bakélite moulée. Dès 1945, sortit



le SUPER-FEX d'un format de 4 x 6,5 cm sur la pellicule 127, qui au format près est semblable à la pellicule 620 déjà décrite. Fabriqué pendant près de 10 ans, il n'avait que deux vitesses, pose et instantané, et une seule ouverture. Mais son format réduit était incompatible avec le tirage direct. Il céda donc la place à une série de 6 x 9 de conception semblable. La gamme comprenait :

- L'ULTRA-FEX, le plus courant, fabriqué pendant 20 ans, et dont on estime la production à 7 millions d'exemplaires ;
- L'UNI-FEX, le SPORT-FEX et le DELTA, modèles très simplifiés ; il y eut aussi des appareils très semblables distribués sous d'autres nom, mais plus difficiles à trouver.

Entre temps, un désaccord avec Kaftanski vit la société changer de nom pour devenir INDO (Industrielle d'Optique), tout en gardant la marque FEX . La marque FEX évolua vers des modèles plus « exotiques » qui ont été souvent des semi-échecs commerciaux. Les derniers modèles furent repris sous la marque INDO ainsi que nous le verrons plus loin. L'appareil majeur pour ce qui nous concerne est donc l'ULTRA-FEX.

ULTRA-FEX

Au look très aérodynamique du PHOTAX, l' ULTRA-FEX opposait un design plus carré, caractérisé par des cannelures verticales du plus bel effet. La bakélite noire a très bien résisté aux outrages du temps. Par contre, les parties en acier bleui ou cadmié se sont légèrement oxydées. Il existait de nombreuses variantes. Le schéma général reprit celui du PHOTAX, toutefois, le tube porte-objectif était rectangulaire, en plastique ou métal chromé, et coulissait lorsqu'on le tirait. Le porte-objectif était lui aussi rectangulaire. Il comprenait un objectif ménisque Fexar, fabriqué par Tourret-Narat, un obturateur donnant la pose, le 25° et le 100° de seconde. Le diaphragme était à deux trous. Comme chez son concurrent, le déclencheur était, soit

sur le boîtier, soit sur le porte-objectif. Mais Fex, sauf dans les modèles bas de gamme avait pensé à mettre un verrou qui évitait de photographier tube rentré.

Là encore, une version bi-format (6 x 6 et 6 x 9 cm par caches dans le plan du film) vit le jour, appelée ELITE-FEX. Si elle perdait curieusement la pose (toujours trois vitesses : 25°, 50° et 100° de seconde), elle offrait une particularité intéressante à savoir un posemètre rudimentaire intégré. Ce n'était pas encore une cellule photo-électrique, mais un système connu depuis longtemps, à savoir un coin de verre coloré dont l'opacité croît avec l'épaisseur. Lorsqu'on regarde le sujet à photographier, la lumière traversant le coin est absorbée en totalité en un endroit variable selon l'intensité de cette lumière ; on connaît ainsi cette intensité que l'on peut traduire sommairement en termes de diaphragme et de vitesse. Des transparents jaunes dans le viseur limitaient le format 6 x 6. Le capot était peint couleur aluminium, pour imiter des appareils plus prestigieux. Il existait plusieurs versions avec des objectifs beaucoup plus élaborés, ouvrant à f : 5,6 et même 4,5.

L'ULTRA-REFLEX 6 x 6

Surfant sur la vague du 6 x 6, imitant en cela PHOTAX, FEX se lança dans la fabrication d'un 6 x 6, mais alla beaucoup plus loin en lui donnant la forme des fameux reflex bi-objectifs SEMFLEX ou des ROLLEIFLEX allemands qui refaisaient surface. Mais ce ne furent que des « pseudo » reflex, en ce sens que, contrairement aux vrais dont la visée se faisait sur un verre dépoli à travers une optique de qualité liée mécaniquement à l'objectif de prise de vue à trois ou quatre lentilles, l'ULTRA-REFLEX avait gardé le porte-objectif des ULTRA-FEX à la prise de vue, avec son simple ménisque, sans possibilité de mettre au point la distance, tandis que la visée se faisait par une simple lentille qui, par un miroir, renvoyait l'image sur une grande lentille horizontale non dépolie. Comme pour l'ELITE-FEX, elle présenta un ULTRA-REFLEX avec l'objectif f : 4,5. Le marché en fut très confidentiel.

FEX, confronté à la concurrence des Kodak, s'attaque alors au format 4 x 4 cm sur film 127 avec la série des RUBI, puis des PARI. Les 4 x 4 de FEX furent déclinés en plusieurs versions plus ou moins sophistiquées, mais le combat était inégal du fait de la simplicité d'emploi de la cassette Instamatic de Kodak.

Devant la prééminence du film 24 x36 tiré du film 35 mm double perforation, qui tendait à devenir le standard des appareils amateurs de bon niveau, FEX, dans une dernière tentative, sortit un appareil beaucoup plus complet, le WEBER, décliné



dans une gamme dont le premier prix était en « francs » actuels de 186 euros ! Nous le citons pour mémoire car il explique comment FEX s'est sabordé en essayant de s'en tirer par le haut, puis par le bas. Le dernier avatar est le PACK-MATIC 4 x 4. C'était un jetable avant la lettre, car il était vendu chargé d'une pellicule de 12 poses. La partie optique était indigente. Il suffisait d'appuyer sur le déclencheur, d'inscrire son nom au dos de l'appareil et de le remettre à son négociant favori qui le cassait pour développer le film. Le problème était que le PACK-MATIC coûtait à l'époque 10 francs, alors que

la bobine correspondante n'en coûtait que 2 !

Il fut boudé par les photographes, et le stock fut donné à la Compagnie Générale Transatlantique qui, à titre gracieux, le plaçait dans les cabines à côté d'une savonnette et d'un flacon de parfum. Tout ça pour de richissimes amateurs de croisières qui s'étaient souvent embarqués avec un bel appareil de prestige... Les quelques rares PACK-MATIC qui ont survécu font aujourd'hui la joie des collectionneurs.

En ce qui concerne les prix, toujours ramenés à des valeurs de l'année 2002 :

- ULTRA-FEX classique	46 euros
- ELITE-FEX 1er modèle	61 euros
- ELITE-FEX avec optique f/4,5	113 euros
- ULTRA-REFLEX 6 x 6	60 euros

KODAK

Avant la guerre, Kodak était en France, comme d'ailleurs dans tous les autres pays, Allemagne exceptée, le premier fournisseur d'appareils simples de très grande diffusion. Mais tous les appareils que vendait Kodak étaient importés des USA, d'Angleterre ou du Canada. La paix revenue, mais les importations toujours bloquées, Kodak resta quelques années complètement absent du marché français. Cette

situation irritait les Américains et, délocalisation avant l'heure, KODAK entreprit de fabriquer chez nous ses propres appareils.

Ce furent d'abord des foldings (appareils à soufflet) dont la technologie vieillotte ne résista pas aux attentes du moment. Il y eut ensuite des appareils 24 x 36 mm de qualité, produits sous les noms de RETINETTE et PONY, mais dont le prix et la complexité d'usage les excluent de notre propos. Par contre, il y eut une déferlante d'appareils de « communion ».

BROWNIE-FLASH-CAMERA

Le plus connu est le BROWNIE-FLASH-CAMERA, au format 6 x 6 cm. C'était un appareil cubique en bakélique, à belle allure, surtout lorsqu'il était flanqué du flash magnésique spécifique qui le faisait ressembler à un appareil de grand reporter. En fait, il était très rustique, avec pose et une seule vitesse instantanée, et un viseur tout petit qui se consultait par dessus. Il utilisait le film 620. Il connut néanmoins une vogue exceptionnelle. Le fin du fin était d'offrir un carton jaune, logo rouge, avec l'appareil, son flash, 5 ampoules flash, 2 films et la notice.

La famille des STARLET

Utilisant le film 127 de format 4 x 4 cm, cette famille comprenait le BROWNIE STARLET CAMERA, une seule vitesse et deux ouvertures, et deux broches permettant de fixer un flash additionnel. On trouvait aussi le BROWNIE STARLUXE CAMERA et le BROWNIE STARLUXE II CAMERA, ainsi que le STARFLASH, tous munis d'un flash magnésique incorporé. La grande nouveauté était que le film 127 était désormais livré en Kodacolor (négatif couleur pour lumière du jour et lampes-éclairs), et en Ektachrome, pour 12 diapositives couleurs, montées dans un cache 5 x 5 cm, comme les diapositives 24 x 36 mm. Kodak livrait aussi une gamme de projecteurs assortis.

Au niveau des prix ramenés à aujourd'hui, on a :

- BROWNIE-FLASH-CAMERA	66 euros,
avec l'indispensable flash qui fait « pro »	
- BROWNIE-STARLET CAMERA	38,55 euros
- STARFLASH	70 euros
- BROWNIE STARLUXE CAMERA	93 euros

Il est impossible de chiffrer les ventes, mais le marché français fut envahi. Ce n'é-

tait qu'un début avant la déferlante Instamatic, puis la déferlante japonaise. Une marque résista plus qu'honorablement, INDO.



INDO

INDO (Industrielle d'Optique) est, comme on l'a vu, la continuation des activités de FEX. Sa stratégie fut de rester sur le créneau des appareils bon marché, tout en épousant les évolutions techniques, notamment le remplacement de la bakélite par le plastique, moins coûteux. C'est ainsi qu'elle produisit des 4 x 4 cm sur film 127, comme l'IMPERA, l'APTIKA avec son flash magnésique rapporté, le SAFARI, le COMODOR, puis des appareils utilisant le chargeur Instamatic 126 de format 4 x 4 cm, comme le VIVA, l'UNIKA, le compact 126 RX, tous compatibles avec les Flash-cubes et les Magi-cubes, groupe de 4 ampoules flash dans un boîtier dont la mise à feu ne nécessitait pas de pile. Le dernier appareil français est certainement le FURA 110 AX Electro, utilisant la cartouche Kodak Instamatic 110 qui, elle fut un échec, car l'image était vraiment ridicule (13 x 17 mm !) Le Furax utilisait le Magi-cube, mais il existait une version avec un petit flash électronique rapporté.

En 1978, INDO soustraîta la fabrication de modèles 24 x 36 mm, l'un à Hong-Kong, l'autre à Taïwan. Lorsque l'usine de Lyon ferma ses portes en 1981, le bilan de la marque était loin d'être négatif, puisque rien que pour l'année 1978, 600 000 boîtiers furent fabriqués, dont 150 000 pour l'exportation dans 80 pays.

Mais c'était le chant du cygne de l'industrie photo française. Déjà Paul Royet, le concepteur du SEMFLEX, de retour du Japon où il avait visité une usine d'appareils photo, racontait qu'il avait vu les ouvriers japonais en grève, c'est-à-dire travaillant avec un bandeau où leurs revendications étaient inscrites. Il eut devant ses cadres cette réflexion désabusée : « Ils vendent leurs appareils au prix où nous vendons les sacs des nôtres... »

Ceci n'explique certainement pas tout. L'industrie allemande qui avait entre temps relevé la tête, sous-traîta ses marques les plus prestigieuses dans les pays asiatiques. Il n'est pas dans notre propos de rechercher des raisons mais de rappeler que la France, berceau de la photographie, eut à cœur de faire en sorte que les plus modestes d'entre les modestes puissent accéder à cet art magnifique que fut et que reste la photographie.

A noter pour être complet que le fabricant allemand Agfa fit une opération similaire à celle de Kodak en assemblant quelques appareils à Strasbourg. Ce sont des appareils assez médiocres qui furent très peu diffusés dans le midi de la France.

Si cet article nous a donné la nostalgie et si vous voulez retrouver l'appareil de vos douze ans, ou encore si vous voulez vendre un appareil qui vous encombre, sachez que ces appareils se négocient aux alentours de 15 euros. En ce qui concerne les points de vente, il faut visiter les trocantes, les brocantes, les vide-greniers et les ventes aux enchères sur internet. La quête est rarement vaine, car les pros ou les amateurs acharnés négligent un peu ces appareils au profit de la pièce hyper rare. Vérifiez que des éléments ne sont pas cassés, que l'obturateur fonctionne (si vous êtes un puriste), et méfiez-vous des coups de cœur qui vous feraient payer un prix exorbitant. Comme ils sont souvent vendus avec leur sac tout-prêt, vérifiez l'intérieur du sac. Les jeunes gens y mettaient souvent leur nom et leur adresse : vous pouvez avoir des surprises ! Et maintenant, bonne chasse !

Lucien Gratté

Nous remercions toutes les familles blagnacaises qui nous ont prêté les photos de communiants.